

ECHAFAUDAGES

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Philippe Liotard

échafaudages

(sous-titre éventuel)

TABLE DES CHAPITRES

<i>Instructions préalables</i>	7
<i>prologue</i>	9
<i>de père en fils</i>	11
<i>Polaire</i>	43
<i>intrusion</i>	52
<i>écrivains</i>	57
<i>Jean, dit Pierre</i>	65
<i>Hannah</i>	68
<i>Santa Teresa</i>	74
<i>t'as le corps mort</i>	80

Échafaudage

Action d'élever, de dresser un échafaud. Action de construire, d'amasser. Résultat de cette action. Construction provisoire, fixe ou mobile, dont les planchers supportent à une certaine hauteur du sol les ouvriers et les matériaux dans l'édification, la réparation, la peinture ou la décoration des bâtiments. Superposition ordonnée mais complexe d'éléments différents. Entassement inorganisé ou instable d'éléments. Ce qui a un rôle adjuvant pour la construction progressive de quelque chose. Assemblage peu solide, non convaincant, d'éléments divers pour faire un tout. Ce qui supporte ou sous-tend quelque chose, de manière artificielle, non assurée, secrète ?

Smartphone

Appareil machiavélique qui capte le monde de différentes manières, le filtre, le stocke, le diffuse, l'annote, le localise, le découpe, l'identifie, le partage, le balance, le dénonce, le valorise, le garde dans sa poche, tout ça avec le pouce.

quand à ce moment là, juste à ce moment, pas avant, il s'est rendu compte qu'il ne savait plus où il se trouvait et qu'il n'avait pas son téléphone dans la poche, il a frappé de la main sur le haut de sa cuisse droite, il a senti non pas un vide mais une absence, celle de la dureté du smartphone qui d'habitude se trouvait là, comme quand il fumait et qu'il cherchait le *Zippo* qui n'était plus là, ou alors dans la poche de sa veste la sensation presque charnelle du paquet de clopes oublié dans l'entrée de l'appartement, à ce moment là, ne sachant plus où il était et sans téléphone, il s'est arrêté au premier croisement, il a regardé autour de lui, les rues étaient sombres, leurs noms dans une langue qu'il avait du mal à décrypter et des chats partout, sa main a cherché dans les deux poches arrières, sachant que le téléphone n'y était pas, il ne le glisse jamais là, alors, il a tourné sur lui-même lentement, regardant au loin dans chaque rue, puis il a écarté les bras, regardé le ciel presque noir, repéré une légère clarté encore suspendue à l'ouest, oui, je crois que c'est à ce

moment-là, il s'est dit quel con, et sans savoir pourquoi, il s'est mis à pleurer, seul, dans une ville inconnue, au milieu de chats poussiéreux et efflanqués

de père en fils

« *I am. I was. I am not. I never am.* »

Jack London, *John Barleycorn*

J'étais là avant d'y être. Ma mère me l'a dit. Elle me l'a répété souvent. J'étais dans sa tête. Dans celle de mon père, je ne sais pas. Il ne me l'a jamais dit. Il ne m'a jamais dit grand-chose. J'ai été conçu d'abord comme une image d'Épinal. J'ai été enfant avant de naître. J'ai été imaginé par défaut. J'ai été figuré en bébé Cadum. J'étais un beau bébé blond. J'ai été un bébé sans défaut. Avant de naître, j'étais là. J'ai été conçu ainsi avant d'être conçu. J'ai été conçu physiquement. Je n'ai pas été conçu à Épinal. J'ai été le fils de Pierre. J'ai été un fils avant de naître. J'ai été nommé. Mon prénom a été choisi. J'ai été prénommé comme des milliers d'autres bébés la même année. J'ai été identifié dedans le ventre de ma mère. J'ai bougé. Ma mère m'a senti bouger. Mon père posait sa main sur le ventre de ma mère le soir et le dimanche matin. Je suis né dans une minuscule maternité. Mon nom a été inscrit à l'état-civil. J'ai été surnommé. J'ai vu des regards se pencher sur le berceau. J'ai reçu des petits noms. J'ai entendu des oh qu'il est

mignon. J'ai senti le froid. J'ai senti le chaud. J'ai senti des mains douces sur ma peau. J'ai senti des mains calleuses sur mon crâne. J'ai senti le sein sur mes lèvres. J'ai entendu la douceur des voix. J'ai regardé autour de moi. J'ai vu des sourires. J'ai appris à sourire. J'ai vu des barreaux. J'ai agrippé les barreaux. Je me suis redressé dans le lit à barreaux.

J'ai attendu ma mère dans le landau devant les magasins. Un chien était assis devant le landau. Personne ne pouvait s'approcher du landau. Le chien grognait. J'ai entendu le chien grogner. Ma mère arrivait. Le chien ne grognait plus. J'ai entendu le chien aboyer. J'ai entendu mon père dire au chien de se taire. J'ai entendu des gens parler. J'ai entendu des voix d'hommes et des voix de femmes. J'ai entendu des oiseaux. J'ai entendu des vaches. Je me faisais mon cinéma.

J'ai été attaché à mon matelas. Je me suis levé le matelas sur le dos. J'ai grimpé. J'ai rampé. J'ai crapahuté. J'ai pleuré. Mon père m'a projeté au dessus de sa tête. J'ai ris. Ma mère a ri de me voir rire. Mon père riait. Ce n'était qu'un début.

EN VRAI

Il faut aller doucement, ou connaître. La départementale descend légèrement quand on

arrive du département voisin. Il est difficile de repérer l'entrée, on voit à peine le petit pont de pierre qui enjambe le ruisseau. Il n'y a pas de panneau. Et il vaut mieux regarder derrière soi qu'une voiture ne double pas malgré le clignotant. Le repère pourtant est clair, c'est la tour carrée. L'hiver, on la voit bien. L'été aussi mais il faut savoir qu'elle est là, regarder au-dessus de la canopée.

Une fois qu'on a pris le petit pont de pierre (je ne peux pas le dire autrement, même si, depuis plusieurs années le parapet est de ciment), il suffit de suivre le chemin, cabossé, aux ornières régulièrement remplies de gravier ou de tout venant. Il ne faut pas entrer dans la cour mais contourner la bâtisse, laisser le mur sur sa droite et s'engager dans l'impasse. Ce qui la clôt, c'est la rivière que plus personne ne traverse.

On peut se garer là, dans le chemin et entrer par la porte qui donne directement dans le salon, une porte en bois et en verre dépoli. On peut aussi aller un peu plus loin et se garer au clos, entre le jardin et la rivière et entrer par le jardin.

C'est ce que je vous conseille. De là, on voit sur la droite la montée de grange, une sorte de parc floral étroit et dense, les baies vitrées sur les deux faces, la face sud et la face ouest et sur les deux

étages. Au fond du jardin, il y a un long et haut mur, celui de l'ancienne réserve à foin. Le sommet de la tour semble posé sur le toit en tôles ondulées. Sur la gauche, un potager est entretenu derrière une haie fleurie. Un tuyau serpente dans l'herbe, amenant l'eau de la rivière. On peut entrer par la cuisine aménagée sous la montée de grange ou bien monter au premier et entrer par l'ancienne porte de grange, aujourd'hui vitrée.

Il doit y avoir un vieil homme quelque part, assis dans un fauteuil sous l'érable, au premier dans le fauteuil rouge à regarder les mésanges ou en bas, devant la télé s'il y a le Tour de France, du foot, ou du rugby. Il doit y avoir une vieille dame aussi qui se lève lorsque le chien aboie et s'approche vivement tant elle est joyeuse

EN SOUVENIR

Quand on franchissait le petit pont de pierre, on arrivait dans un autre monde. Mon père arrêtait la voiture, et on descendait, la chienne et nous, et on courait jusqu'à la cour. Pendant que mon père se garait puis vidait la voiture avec ma mère, on disait bonjour à tout le monde, Thérèse arrivait en essuyant ses mains sur son tablier, Pierrot relevait son béret et se grattait la tête en souriant. On passait à droite de chez Thérèse pour

traverser le bâtiment par la cave et ressortir dans le jardin. Là, on montait les escaliers de pierre. Nous habitions au second pour les vacances, tante Rosa au premier.

Depuis le jardin, on voyait la tour dont le sommet semblait posé sur le toit en tôles ondulées. L'entrée dans l'écurie se faisait par la façade ouest. Des rateliers étaient au mur où l'on jetait du foin depuis une trappe lorsqu'il y avait encore une paire de vaches. On disait l'écurie mais c'était une étable. Quand nous venions, il y avait longtemps qu'aucune bête n'y dormait. Au centre de l'écurie, une traction avant sans moteur nous donnait l'impression d'être dans un film. La façade sud était aveugle. Le mur de pierre montait sans ouverture jusqu'au toit. La montée de grange à laquelle on accédait depuis le chemin se fermait par une haute porte en bois qui permettait de rentrer une remorque de foin ou de paille. Sous la montée de grange, il y avait une souillarde où était nourri le cochon de l'année. Dans la grange, il y avait une vieille remorque et des restes de foin au sol. Nous avions l'interdiction d'y jouer.

On s'en moquait car au fond de l'impasse il y avait la rivière au son de laquelle on pouvait dire si elle était grosse ou pas, si on pouvait s'y baigner ou, parce que nous étions encore loin des *eaux*

confuses de septembre, s'il faudrait faire un barrage avec des pierres et des branches pour qu'une retenue d'eau soit suffisante pour, qu'assis, on puisse se mouiller jusqu'au ventre. Pour traverser sans se mouiller, il y avait la planche, une sorte de pont suspendu, fait, contrairement à ce que laisse penser son appellation, de plusieurs planches clouées entre elles. La planche était bancale mais à six, sept, douze, seize ans, on la traversait en courant. Le mieux, restait toutefois de traverser sur la remorque ou, encore mieux, sur le tracteur, fier, assis sur le garde-boue, lorsque Pierrot allait chercher le maïs pour les vaches, de l'autre côté de la rivière.

Quand on passait par la cave, il y avait un espace caché, une sorte de trou noir. Il permettait d'accéder – par quelques marches en pierre qu'il fallait gravir dans le noir – à la cuisine du premier étage, la pièce à la cheminée. On appelait ce passage la trappe en raison de la trappe en bois qui en fermait l'accès, juste devant l'évier de pierre placé sous un fenestron orienté plein nord. La trappe était surtout, quand on était dans la cuisine de tante Rosa, la porte vers la peur. Pour la tenir fermée, il fallait faire pivoter une barre

métallique qui en interdisait l'ouverture par-dessous. On passait par la trappe pour éviter de faire le tour, lorsque tante Rosa ou maman nous donnait le pot à lait en fer blanc et que nous devions le faire remplir à la ferme au moment de la traite.

Nous descendions les marches de l'escalier tournant en nous appuyant sur le mur en pierre, apeurés, jusqu'à ce que nous apercevions la lueur du passage. Alors nous courions jusqu'à la cour. Là, nous pouvions rire en nous moquant l'un l'autre de nos peurs.

Mais si au lieu de prendre cet itinéraire qui nous terrorisait nous avions continué à tourner, en bas des escaliers, nous aurions non pas vu, parce que nous ne pouvions pas le voir dans un noir si dense, mais découvert un autre passage, secret, oublié, inconnu, occulté, souterrain, plus obscur encore que les escaliers, un passage aux ténèbres profondes et attirantes, une cachette introuvable et rassurante.

Nous y serions allés un soir en explorateurs, sans notre soeur, trop petite mais avec une lampe de poche. Il fallait juste pouvoir lever la trappe sans que ni la tante ni la mère ni la soeur ne s'en rendent compte, la refermer sans bruit au-dessus de nos têtes et descendre, terrorisés mais curieux.

Nous nous serions disputé pour savoir qui tiendrait la lampe de poche, une lampe rectangulaire métallique vert bouteille avec une pile carrée sur laquelle nous nous amusions à faire passer le courant électrique dans notre langue, mais pas ce soir-là. En bas des escaliers nous aurions hésité puis nous aurions pointé la lampe vers l'obscurité dense. Sa lumière pâlotte aurait semblé absorbée par la pénombre.

Nous aurions toutefois distingué de nouvelles marches que nous aurions descendues, des marches en pierre aussi, et nous serions arrivés dans une étable, curieusement située sous l'écurie. Dans cette étable nous aurions compté deux vaches qui nous auraient regardé passer en tournant la tête. L'une d'elle aurait pissé au moment où nous arrivions à sa hauteur. L'urine se serait écoulée vers le fond où s'ouvrait un espace assez grand pour que deux vaches passent côte à côte.

Nous aurions traversé l'étable, pénétré l'espace et là, curieusement, alors même qu'il n'y avait ni escalier ni pente ou alors une à peine pente permettant à la pisse des vaches de s'écouler lentement, nous aurions découvert comme une clairière d'herbe fraîche fermée au loin par une forêt. Nous ne nous serions pas demandé d'où venait la

lumière. Nous aurions vu une clairière éclairée comme nous avons vu deux vaches dont une, celle qui avait une tache noire sous l'oeil, pisser

Nous aurions traversé la clairière, la forêt aurait été peu profonde, en nous retournant nous aurions pu voir la tour carrée qui semblait posée sur le toit en tôle du jardin sous la terre. Pour traverser la forêt nous n'aurions eu qu'à suivre les torches placées tous les dix mètres environ. Après la forêt il y aurait eu une route, de l'autre côté de la route coulerait une rivière.

Nous l'aurions suivie. C'est à ce moment-là que j'aurais pensé à éteindre la lampe, on y voyait comme en plein jour. Le débit de la rivière était important pour la saison mais peut-être que les rivières souterraines ne connaissent pas les saisons. De cascades en cascades, nous serions arrivés dans une vallée abritée par une grotte immense. Tout en haut de la grotte nous aurions vu des puits de lumière et des taches de ciel bleu. Il y avait au fond de la vallée des champs de blé, des arbres fruitiers, des vignes. Et une usine à la cheminée dressée bien au-dessus des humains.

Dans la vallée fertile, la route suivait la rivière maintenant apaisée.

Si nous l'avions suivie aussi, nous aurions pu arriver à une mer. Mais il était temps de remonter avant que la tante ne cherche sa lampe.

Je suis tombé sur la tapette à mouche en plastique vert. Si c'était une raquette de tennis, j'aurais dit qu'il y avait des trous dans la raquette. Mais c'est une tapette à mouche en plastique vert. J'aurais voulu la prendre mais je ne pouvais pas. Elle était posée là, sur l'étagère, dans ce qu'on appelle l'écurie. Je l'ai longtemps regardée. Je me suis dit, dans ma tête, il y a des trous dans la tapette comme j'aurais dit il y a des trous dans la raquette. La dernière fois que j'ai entendu l'expression, elle venait d'un haut fonctionnaire du ministère de l'enseignement supérieur. Il avait dit: « il y a des trous dans la raquette mais... ». Mais quoi? Je ne m'en souviens pas. Là, devant la tapette en plastique vert ça ne m'est pas revenu. Il voulait dire qu'il y avait encore du boulot, que c'était pas gagné, qu'il restait du chemin à parcourir, que ce n'était pas parfait. Il a dit: « il y a des trous dans la raquette mais... ». Et moi, là, devant la tapette à mouche en plastique vert, je l'entendais parler de raquette. Je la regardais la tapette. Et plus je la regardais, plus je voyais un homme la tenir et sourire. Il la tenait comme un

sceptre la tapette à mouche en plastique vert. Il était assis sur un fauteuil en cuir, en short, avec des charentaises trouées et un tee-shirt rouge délavé. C'était l'été. Il y avait des mouches. L'homme parfois disait saleté de mouches. Quand il ne brandissait pas la tapette à mouche en plastique vert, il la gardait posée à sa droite sur le fauteuil. À sa gauche, reposait la télécommande de la télévision.

Ça aurait pu être une installation. Un artiste aurait disposé disons dans un musée, un intérieur de maison populaire ou qu'il aurait jugée populaire en tant qu'artiste ou qui aurait ressemblé à l'intérieur de chez lui enfant ou à l'intérieur de ses grands-parents quand il était enfant. Et cet artiste, non, cette artiste aurait été attentive aux détails. Il y aurait eu sur l'accoudoir d'un fauteuil une tapette à mouche et une télécommande mais la tapette à mouche aurait été rouge et neuve, et il y aurait eu un exemplaire de *La Tribune* sur une table basse ouvert à la page des mots croisés avec un crayon à papier et une gomme, un verre à moitié plein, une télé, une photo dans un cadre en bois sur un buffet...

J'ai finis par prendre la tapette à mouche. J'ai fendu l'air avec comme Zorro, pffft pffft pffft, et j'ai chanté « un Z qui veut dire Zorro ». Je me suis

promené avec la tapette à mouche en plastique vert, elle était vraiment abîmée, trouée, déchirée même. J'ai fait le Z de Zorro deux ou trois fois puis j'ai porté l'estocade, à la fin de l'envoi je touche. Puis j'en ai eu assez. Je n'avais pas envie de jouer. Je l'ai prise contre ma poitrine la tapette à mouche en plastique vert, comme un fusil porté au garde-à-vous mais pas comme un soldat, comme un gamin qui se souvient. Je tenais le manche de la main droite, la main gauche était posée à plat sur le filet déchiré mais pas assez pour faire rire les mouches. Je l'ai gardée comme ça un moment au chaud de ma main la tapette à mouche en plastique vert. Je rêvais ou bien je me souvenais ou je ne pensais à rien, je ne sais plus. Je l'ai reposée sur l'étagère. Cette tapette, c'est le genre de tapette à mouche en plastique vert qu'on ne jette pas.

La façade du *Triomphe* où pour le prix d'un ticket on pouvait voir deux films: un de karaté et un porno. Les hommes qui attendent à quelques mètres dans le square, qui hésitent, qui regardent derrière leur épaule, qui entrent finalement après avoir jeté le mégot de leur gauloise

La R10 Gordini garée sur le trottoir de la rue centrale. « Regarde ! Une Gordini. » La carrosserie bleue, les deux bandes blanches sur le capot. Et les hommes qui disent « une Gordini » sur le ton d'un « Je vous salue Marie ».

L'affiche des Verts de 1976, décolorée par le soleil, au-dessus d'un établi dans une usine de passementerie désaffectée.

Les boîtes en fer blanc Farine, Sucre, Riz, Café sur le buffet.

La barque accrochée à son anneau, totalement immergée depuis des années.

Le livre *Femmes* en deux volumes, couverture crème, sur l'étagère du haut, inaccessible.

La 504 break diesel, garée là où un jour était garée une R10 Gordini ou une R8, comment se souvenir?, du coffre de laquelle sort un chien boxer, ou une chienne.

La chemise verte à rabat sur laquelle était dessiné un visage ne ressemblant à personne. Le nom de la classe était noté, 3è B ou quelque chose comme ça. À l'intérieur était recopié un poème.

Le pantalon pattes d'éléphant en velours orange qui était porté avec quel type de chaussures ?

Les lunettes de soudeur, posées sur l'établi au bois gras, dans l'atelier éclairé par un néon qui clignote longtemps avant de se fixer pour donner une lumière blanche. Comment prend-on la photo d'un néon qui clignote ?

Les roses commentées chaque année car elles n'éclosent pas au même moment et ne viennent pas du même endroit, regarde comme elles sont belles, nous les avons achetées à la roseraie de M. avec ton père.

La prison, rasée. Sur son emplacement, aujourd'hui, l'université. Face à l'Université, le dernier appartement des parents.

Le camion de livraison de celui que j'ai toujours entendu appelé « le grand-père ». Il livrait du vin. Partout. Dans les auberges, dans les fermes, dans les bars, et il y en avait des bars.

Ta tête, au théâtre où tu n'allais jamais, au théâtre donc pour voir Piccoli que tu adorais dans

Minetti au TNP, oui, ta tête à la fin du spectacle, au moment précis où tu répondais à « ça t'a plu? », non pas à ce moment précis, juste avant, lorsque tu préparais ta réponse et qu'elle s'affichait sur ton visage, "bof".

J'ai habité rue chaussade; j'ai habité rue Desnouettes; j'ai habité rue Franklin Roosevelt; j'ai habité rue Louis Braille; j'ai habité au Mas du taureau; j'ai habité je ne sais plus où, j'ai mangé le nom des rues; j'ai habité rue Jacques Brives; j'ai habité à Puteau; j'ai habité Bois D'Arcy; j'ai habité à Montpellier; j'ai habité à Strasbourg; j'ai habité à Lyon; j'ai habité dans des lieux dont je me souviens mais dont les noms m'échappent.

L'appartement. C'est comme ça qu'on l'appelait. Il s'opposait au pavillon que nous avions dû quitter pour habiter l'appartement. Le pavillon était une maison avec jardin, la Marne pas loin, un talus non encore aménagé, des terrains de jeu, d'exploration et d'histoires secrètes. L'appartement était un appartement. Et avec l'appartement, le jardin c'était la rue, la Marne, c'était la rue, le talus, c'était le Géant Casino.

Le premier appartement que j'ai habité étudiant était immense. Un F5 à Vaulx-en-Velin à l'époque où ça s'enflammait facilement. Le soir, les Audi lâchaient leurs chevaux et fumaient les pneus pour un public de petit mecs qui, eux, piquaient des 4L parce qu'ils pouvaient les conduire debout, grâce au levier de vitesse à hauteur de volant.

C'est là que j'ai acheté mon Nikon F3. Avec une sangle jaune. Rien à dire d'autre.

La maison de famille n'en est plus une depuis la mort du père. Ça ne s'explique pas. Il y est né et l'a habitée dès qu'il a pu y retourner, à sa retraite.

Il y a dans le garage un nichoir pour mésange. C'est une question de diamètre d'entrée. C'est à ça qu'on sait que c'est un nichoir à mésange. Je le vois dans le garage mais je ne sais pas où le mettre pour que les oiseaux soient bien (protégés de la pluie, du vent). J'y pense chaque hiver. Je me promets de le fixer à un arbre pour le printemps. Pendant ce temps-là où habitent les mésanges?

Et les hiboux? Cette année, ils ne sont pas revenus dans le vieux cyprès. J'en ai compté jusque dix. Le plus souvent ils étaient cinq. On siat

leur retour aux fientes et aux pelotes au pied de l'arbre. L'hiver, alors que je pensais à fixer le nichoir à mésange (mais pas sous les hiboux, il serait couvert de fientes), les moyens ducs partaient nicher ailleurs. Ils ne sont pas revenus. C'est con, je les attendais. Habitent-ils avec les mésanges?

Elle m'a invité dans sa chambre de Philippin. C'est comme ça qu'elle appelle sa piaule au dernier étage sans ascenseur auquel on accède par l'escalier de service d'un immeuble haussmannien. Elle vit là, seule, vraiment entourée de Philippins, ouvriers exploités parmi les exploités, et d'une mère qui habite la chambre d'à côté, seule avec sa fille, dans 10m² tout compris sauf les toilettes. Les toilettes, tout le monde les partage sur le palier. Quand elle m'a invité, on a mangé sur le lit les bricoles achetées au Franprix. Il n'y a pas de place pour une table. Elle dit qu'elle est bien là-haut, que c'est à elle. Je la crois. Je l'ai vu.

Je me souviens d'une maison habitée par un pharmacien. La piscine se prolongeait dans la maison. On pouvait y entrer depuis le salon et

passer à l'extérieur. J'avais trouvé ça un peu surfait.

Habiter Paris, enfin. Accrocher des nichoirs aux garde-corps des fenêtres. Regarder les moineaux, les pigeons, les corbeaux. Et mourir là, pas trop loin de la Marne.

Je n'ai aucun souvenir de mon arrivée à Karlsruhe. J'y suis allé en voiture depuis Strasbourg. J'avais dû traverser le Rhin à Kehl et prendre l'A5 vers le Nord. C'est sûr. Mais je ne m'en souviens pas, ni de l'itinéraire ni de la circulation. C'est une de ces arrivées qui semblent n'avoir pas existé. Je n'ai aucune image de la route elle-même ni de l'entrée dans la ville. J'ai été à Karlsruhe. Cette phrase est plus juste que « je suis allé à Karlsruhe ». Un jour, j'ai été à Karlsruhe, je m'y suis retrouvé, comme si j'étais apparu là-bas ou, c'est plutôt l'impression que j'ai aujourd'hui, comme si la ville m'avait saisi, comme si elle m'avait enveloppé ou encore comme si elle m'avait aspiré. Ça n'a rien à voir avec un rêve où je me serais retrouvé dans une ville inconnue qui s'appellerait Karlsruhe. Je sais que je suis parti de Strasbourg. Puis, j'ai été à Karlsruhe. Entre les deux, une heure et demie de ma vie, quatre-vingt-dix minutes, la durée d'un match de foot, se sont

évaporées. Il ne m'en reste rien que ces quelques lignes et le plan de Karlsruhe que j'avais acheté avant de partir.

Il est seul au monde ton père disait ma mère. Question de point de vue. Il avait plutôt un monde dans la tête, son monde à lui. Il n'en parlait pas. Sans doute, quand il ne répondait pas à une question ou qu'il quittait la pièce sans rien dire, ou qu'il faisait quelque chose sans se préoccuper de personne, sans se justifier, sans demander à quiconque si ça gênait, il semblait bien être seul au monde. Pourtant, il parlait beaucoup, il se parlait beaucoup, en dedans. Le monde, il le recevait en écoutant seul et fort la radio; en regardant seul et fort la télévision; en lisant seul le journal. Il n'en commentait rien du monde qui peuplait sa tête, jour après jour, d'inquiétudes. Parfois glissait-il dans un souffle, c'est quand même triste. Il parlait à sa femme, il parlait à ses enfants, il parlait à Paul, il parlait à ceux à qui il dirait deux mots quand il les verrait. Dans sa tête, il leur disait les mots forts, les mots d'amour, les mots tendres qu'il ne prononcerait jamais, sauf à sa petite femme. Ma petite femme, ça, il le disait. On pouvait penser qu'il aurait aimé vivre seul parce qu'il ne supportait pas les petits

dérangements venus d'autrui. Mais la solitude lui pesait. Ça, personne ne le sait car personne ne l'a vu pleurer quand il passait des journées entières de solitude, restant en pyjama, buvant simplement un café noir le matin avec une tartine de miel, n'allumant même pas la télé. La tristesse efface les envies. Les siennes étaient simples. Seul, elles disparaissaient. Seuls alors les oiseaux lui apportaient un peu de légèreté. Il regardait les mésanges, le rouge-gorge, la bergeronnette, les pies, assis depuis son fauteuil, la tapette à mouche posée à côté de lui. Seuls les oiseaux qu'il n'entendait plus lui tenaient compagnie, parfois aussi un couple d'écureuil.

Les photos accrochées au mur aussi, à la place d'une reproduction de tableau, ce serait bien un tableau, ça égayerait, mais quel tableau absent aurait pu prendre place sur le mur du salon entre la télé et la baie vitrée, *La Joconde ?*, *La laitière* de Vermeer, plutôt, comme il y en avait tant dans les fermes autour. Il l'aurait regardée, aurait pensé à sa mère, à sa tante, il se serait souvenu du lait bourru versé dans un bol de café, une soupe, de cette odeur de lait lorsqu'elle se mêle à celle des bêtes, en regardant pensivement, perdu tristement dans sa solitude, il se serait souvenu de son frère avec qui il cavalait enfant dans les près,

de son cousin et des truites braconnées à la main. Mais il n'y avait pas de Vermeer. Alors, il regardait les oiseaux et revoyait les années où avec sa petite femme ils allaient danser. Seul, le passé le submergeait, le futur l'angoissait. Qu'est-ce que vous allez faire? Hein? Quand je ne serai plus de ce monde.

Le vieil homme aussi avait eu une enfance, puis une jeunesse et tout s'était enchaîné. Les dernières images que l'on a de lui sont celles d'un corps ralenti, de certains usages, de quelques objets. Personne ne peut dire quelles furent ses dernières volontés.

Des photos de toi, j'en ai pas des tonnes.

Si, quelques unes.

Tu es assis sur la marche d'une boutique de la rue principale **1**. Tu dois avoir, quel âge, quatre ? cinq ans ?, je ne sais pas **2**. Tu as les cheveux bruns, très bruns, coupés courts sur un visage rond. Tu es en culotte courte comme les gamins, à l'époque, avec des godillots. Ça nous amène à quand, si tu as cinq ans, en 38? Pour moi, 38, c'est Munich **3**. Pour toi, Munich, c'est le Bayern, c'est 76 **4**, 75 aussi mais on parle moins **5**. Qui a pris la photo, ton oncle **6**? Sans doute. Il devait déjà faire

son droit, il avait déjà quitté le village. Sinon, qui aurait un appareil photo **7** ? C'est lui qui t'offrait des livres mais plus tard, après la guerre? Curwood, London, des histoires de chien, de l'Ouest, Jules Verne **8**. Tu le regarde surpris. Il a dû te dire de ne pas bouger qu'un petit oiseau allait sortir, que tu attends encore dans ta blouse en tissu noir et blanc **9**.

1 – C'est la rue Chaussade. En bas, c'est Saint-Julien bas, en haut, c'est Saint-Julien haut. Mais la rue Chaussade, c'est la rue Chaussade. On ne dit pas le bas de la rue ni le haut de la rue mais la rue Chaussade à Saint-Julien haut ou la rue Chaussade à Saint-Julien bas.

2 – Tu es né en 1933, je sais. Ce que je ne sais pas, c'est quel est l'âge que tu as sur la photo.

3 – Connaisais-tu les accords de Munich? Je n'en suis pas sûr. Je sais peu de choses de ta culture historique et politique. Ton oncle sans doute était tout à fait au courant de ce qui se jouait alors que, toi, tu ne pensais qu'à jouer avec ton frère entre prés et rivières.

4 – Le 12 mai 1976, tu as vu comme tout le monde le journal d'Yves Mourousi sur *TF1* s'ouvrir dans une lumière verte. Tu as regardé le match qui se jouait à Glasgow. Tu as vu ce que des poteaux carrés faisaient au football. Jusqu'au bout

de ta vie tu étais capable de réciter la composition de l'équipe qui a joué ce match.

5 – En avril 1975, tu as vu jouer le Bayern avec Sepp Maier, Franz Beckenbauer, Gerd Müller, Franz Roth, Georg Schwarzenbeck, Conny Torstensson, Jupp Kapellmann, Björn Andersson, Uli Hoeneß, Bernd Dürnberger, Klaus Wunder. Tu étais au stade, comme toujours. Le match retour, tu l'as vu à la télé.

6- Ton oncle est un modèle de réussite pour le village. Il a intégré le lycée, au Puy, il a eu le baccalauréat puis il a fait une licence de droit. En 1930, il n'y a que 15000 bacheliers dans toute la France. Il en est. Il n'est pas connu comme Jules Romain. Mais il a eu une belle carrière de magistrat. Tu étais fier de dire que ton oncle était procureur général. Tu n'a jamais su qu'il avait échappé à la Gestapo en 44 et qu'il a été exfiltré en Suisse depuis Annecy par la Résistance.

7 – L'appareil était un Kodak 35 Kodex 50 mm f3,5, modèle 1938. Ton oncle venait de l'acheter. Ça situe donc la photo en 1938 ou début 1939. Ton oncle le portait en bandoulière dans le village, mi-dandy, mi-frimeur. Il te considérait comme le fils qu'il n'avait pas et qu'il n'aurait jamais. Tu n'avais pas de père, ça tombait bien. L'étui du Kodak s'ouvrait vers le bas pour qu'on puisse

prendre la photo, et l'étui ouvert ça fait comme une peau de banane qui reste rattachée à la banane. Lorsqu'il prend la photo, ton oncle sourit à plein.

8 – Tous les livres d'aventure reliés venaient de ton oncle. Il tenait absolument à ce que tu lises. Il n'avait peur que d'une chose, que tu restes au village. Il t'avait laissé sa collection de quinze ans de *Miroirs des sports*, (1924-1939). Tu connaissais tous les sportifs, boxeurs, cyclistes, nageurs, footballeurs que tu voyais en photo. Et même les haltérophiles, tiens, Louis Hostin, Rigoulot devenu catcheur. J'ai du mal à t'imaginer lire. Mais je te vois bien écouter ton oncle lire *Bari chien-loup*, toi assis en tailleur à ses pieds le menton dans les mains, lui, jambes croisées, le livre dans une main, sa pipe dans l'autre.

9 – Ce tablier est très surprenant. Je me demande d'où il peut venir. Ton oncle l'aurait-il acheté à Lyon ou à Paris? Ta mère aurait-elle récupéré une chute de tissu dans laquelle elle aurait confectionné ton tablier? Dans les années 1970, on aurait pu en faire une chemise pour un groupe de ska anglais.

Tu vois, cette photo-là, je l'ai recherchée à la mort de Bernard Pivot. Dans une nécrologie, on le

voyait poser avec une équipe de football amateur. Dès que je l'ai vue dans *l'Équipe*, j'ai pensé à toi, même pose, même photo collective, une équipe sur deux rangs, un debout, un accroupi. Tu étais accroupi, à côté de Guy Gagne. Vous avez longtemps été amis. Tu regardes qui? Un journaliste du journal local? Le président du club? Cette photo, est réapparue pour les quatre-vingts ans du club. Elle est maintenant sur son site. Sans nom. Parmi des dizaines d'autres photos rassemblant onze hommes, beaucoup plus récemment onze femmes, parfois avec un entraîneur en survêtement et un dirigeant en pardessus. Sans date. Celle-ci est parmi les plus vieilles, années 50. Les footballeurs n'existent que pour ceux qui les reconnaissent encore. Pour moi, il y a Guy Gagne et il y a toi. Tu te souviens quand tu sortais les photos des cartons et que tu les énumérais les autres? Parfois avec un commentaire, il est mort le pauvre, ou bien il s'est marié avec une fille Salce, ou on était de la classe. Je ne les connais pas. J'ai oublié leurs noms. À qui tu souris? Tu regardes légèrement à droite de l'objectif, les mains croisés entre les genoux, bras appuyés sur les cuisses. Hein, à qui?

Je te vois sur une autre photo avec ton fils, le premier, que tu portes à bout de bras. Tu es déjà dégarni. Tu as passé la trentaine. Ton sourire, qu'est-ce qu'il est beau. C'est ta femme qui a dû prendre la photo. Avec quel appareil? Aucune idée. Quelques années plus tard, tu investiras dans une caméra super 8 et c'est toi qui filmeras. C'est pour ça qu'on ne te voit pas. C'est toi qui filmes. C'est toi qui prends les photos de ta femme avec ton fils. Alors cette photo où on te voit, toi, avec ton fils, tu comprends que je l'aime. Elle a dû vous trouver beau tous les deux. Ton sourire et le sourire du fils avaient dû l'émouvoir. Elle a voulu capturer l'instant. Elle y a réussi. Tu rentrais du boulot. La nuit était déjà tombée. La photo est prise dans une cuisine. Tu portes un pull en laine et un bleu de travail salopette. Je t'ai souvent vu en bleu. Jamais sur une photo.

« No pain no gain » sur le tee-shirt trempé de sueur, il saute à la corde, tchitchak, tchitchak, tchitchak, tchitchak, un-deux, un-deux, un-deux, un-deux, un, deux, trois, quatre, un, deux, trois, quatre. Il varie, double passage de corde, rotations latérales, pieds joints, sur un pied, jambes tendues devant, bras croisés. Il fait ses gammes. Pas de boxe, pas de gants, juste une

corde à sauter et soi-même, tchitchak, tchitchak, on ne lâche rien, la sueur coule dans les yeux, les cheveux sont collés au front, il pense à Rocky, il pense à son père, il voudrait qu'il soit fier de lui, tchitchak, tchitchak, le tee-shirt colle au torse, devant lui, une affiche d'Ali poing serré, bras replié, *impossible is nothing*.

Je ne sens rien. Ne rien sentir, se sentir ne rien sentir. Juste voir.

L'odeur du pet qui fait rire les enfants. T'as péte ! Non j'ai pas péte. Si t'as péte. Ça pue, tu pues.

Passer de ça pue à tu pues, à ils puent, à ils puent tous.

Repousser les puants, celles et ceux qui ne sentent pas comme nous.

L'odeur de la sueur. Il y en a plusieurs.

Ce que sentent les chiens, la maladie, la tumeur. Que sent une tumeur? La tumeur du poumon, du sein, de la prostate, sentent-elle la même chose? Le chien qui la sent sait-il ce qu'il sent ou sent-il seulement? Et que sent-il, la tumeur ou la sueur, l'haleine, l'urine? Les variations de glycémie ou les effets de cette variation sur la peau, dans la chair? Et pour l'épilepsie, que sent-il des modifications cellulaires qui précèdent la crise?

L'odeur de chien mouillé. Celle de la boue que l'on rapporte collée aux semelles de la balade d'avec le chien. L'odeur des chaussures humides et qui le restent longtemps, que le placard « prend ». Quand il s'ouvre, cette odeur de moisissure d'avant la moisissure.

L'odeur des gymnases, des piscines, l'ambiance qui saute au nez.

Et l'odeur des dojos, acre, de la sueur mêlée aux tatamis. L'odeur des vestiaires de rugby, de foot, des baumes, de l'élastoplaste, de la sueur encore.

L'odeur de l'étable, l'odeur de l'écurie, l'odeur de la bergerie. L'odeur des bêtes mais lesquelles?

Quelle odeur !, quelle expression.

Ça sent le fauve.

Tu sens le fauve.

Tu pues.

On y revient.

L'odeur de l'homme de la rue. De la femme à la rue.

L'odeur des règles.

De la pisse au pied d'un mur dans une ruelle.

Ne pas se négliger. Se laver même là où ça ne se voit pas. Dans les plis, devant, derrière, sous les bras, partout. L'odeur des cheveux sales. De la laque, du gel.

Ça sent la bite.

Ça sent, la bite?

Se sentir les doigts, se laver les mains pour ne plus sentir l'ail. Elle s'accroche l'odeur de l'ail. Elle passe par les pores.

Ce que l'alcool fait à l'haleine. Tu peux te brosser les dents. Tu as bu ? L'odeur des cachous que l'on garde entre gencive et joue pour chasser d'autres odeurs.

L'odeur des chantiers où travaillait le père, plâtre humide, cuivre, soudures, gravats, celui des tuiles l'été, du shingle, l'odeur des clous fixant les solives.

L'odeur du temps qui passe.

Tu la sens ?

Ton propre corps qui sent autrement. Ta sueur qui se transforme.

Tu fais attention à ce que tu manges mais renifles-tu ce que tu manges?

HannaH le faisait. Nez dans l'assiette, nez dans le plat. Ça tu peux manger. Ça, tu laisses.

Ma mère, l'odeur au-dessous de ses bras

C'est elle qui sait que mes pieds puent, etc.

L'odeur de l'amour

L'odeur d'Ostende, du métro de Paris, des rues de Naples, de Los Angeles, de Beyrouth, de Libreville, de Durban, de Rio, mais laquelle, de quelle rue, de quel pont, de quels eaux?

L'odeur qu'on dit suave, douce, agréable, capiteuse, délicate, exquise, attirante, délicieuse ou écoeurante, répugnante, infecte, pestilentielle, méphitique, désagréable, immonde, fétide, nauséabonde

Nauséabond, l'adjectif est dans tous les journaux. Mais on ne dit pas ce qui pue dans une pensée, un propos, un jugement.

L'odeur des dents abîmées, du coeur au bord des lèvres.

Et des fleurs dans le RER.

T'as pas de déo?

L'odeur de la peur? de la mort, oui, mais de la peur...

Les médicaments, l'hôpital, le talc, la magnésie, l'eau du robinet, le sel sur la peau sur la plage, la voiture neuve, le savon de Marseille, les oliviers, l'hôtel Ibis, le pneu, les freins, le goudron chaud, le bois humide, l'herbe coupée, la vache qui vèle.

La photomaton du père. Tenue par une pince.

Photomaton. Groupe Photo-Me

5,00 € dont TVA 19,6% - 0,82 €

Cabine N°: EM36 26/04/2011 17H03

Service consommateurs: 01 49 46 17 95

PHOTOS CONFORMES

PASSEPORT BIOMETRIQUE

Photos conformes à la norme ISO/IEC
19794-5 : du Ministère de l'Intérieur

Sur le vif

Stratégie qui consiste à prendre les gens à l'improviste, sans les laisser poser; pour prendre des photos sur le vif, il faut savoir être discret.

Je me souviens de mon père qui se jetait en travers du lit pour faire la sieste, un bras replié sous la tête, l'autre tendu, une jambe repliée, l'autre tendue. Je me rappelle d'un enfant qui dormait avec un jambe levée à 90°C en appui sur le mur, les deux bras au-dessus de la tête. Je me souviens d'un front blond que je caressais après avoir lu une histoire. Je me souviens de trois enfants endormis côte à côte, le visage tourné dans la même direction. Je me souviens d'une main tenue longtemps à l'hôpital, et moi me demandant si cette main avait conscience de la mienne dans son sommeil.

C'est son souffle sous la couverture tirée sur sa tête qu'il entend, qu'il veut entendre, alors il inspire plus fort, il souffle fort aussi, il aimerait que ce soit lentement, contrôler son souffle mais ce sont des sanglots sourds et silencieux qui

viennent et secouent ce souffle qu'il amplifie entre ses lèvres entrouvertes pour couvrir le bruit des voix qu'il entend, qui l'ont réveillé, dont il ne comprend pas les mots, pas tous les mots mais certains, plus forts peut-être ou plus violents, ces mots qu'on se jette à la figure pour blesser ou faire taire, ce qui revient au même, il ne les comprend pas tous mais il saisit leur force destructrice, leur ton, leur rythme, leur superposition, leur intensité, c'est ça qui l'a réveillé, comme dans un cauchemar quand le ton monte, que les voix s'élèvent, menaçantes, mais les mots étaient en dehors du rêve, dans la cuisine peut-être ou dans le salon ou dans la chambre des parents, il ne veut pas savoir, il retire les mains de la couverture qu'il serrait au-dessus de sa tête, il se bouche les oreilles avec les index, les mains serrées autour des joues et il souffle, il sanglote, il pleure enfin, il pousse ses doigts contre ses oreilles, il crie.

Portrait.

Se dit d'un format.

Se dit aussi de la possibilité de prendre une personne de manière rapprochée, en captant son buste et son visage, un regard, un sourire, enfin, quelque chose d'indéfinissable.

Le portrait peut se faire en série.

Il peut être aussi auto produit. On parle alors d'autoportrait. L'autoportrait tente de répondre à la vertigineuse question « qui suis-je? ».

L'autoportrait peut devenir un livre. On parle alors d'autobiographie, sauf dans le cas d'*Autoportrait* d'Edouard Levé.

À supposer qu'on ait pu se projeter dans le futur, rien n'aurait pu laisser penser qu'elle allait faire carrière. Elle-même se serait contentée de peu, quelques chansons, quelques danses au cabaret pour arrondir les fins de mois. Mais la première page des magazines, les potins dans les journaux, c'était inimaginable. Aujourd'hui, ça reste encore incroyable.

Elle a seize ans, elle rejoint Paris où vit déjà son frère. Il est dans la chanson, le music-hall, le caf-conc. Elle débute très vite à *l'Européen*, 5, rue Biot, Paris, dix-septième arrondissement. Elle ne le sait pas encore mais elle va devenir une vedette. En avait-elle l'ambition? Elle est morte depuis dix ans quand Georges Simenon qui écrit depuis *l'Arizona* l'évoque dans une enquête de Maigret. Elle marque des générations de spectateurs. Elle est moquée dans *l'Assiette au beurre*. Elle a trente-neuf ans, elle fait la couverture d'*Iskry*. Le magazine affiche son visage en gros plan. Elle porte au nez un anneau. *Il découvre cette image, ce ne peut pas encore être un piercing mais l'idée est là.* Elle a seize ans, elle quitte l'Algérie. Pendant la traversée en bateau elle rêve à ce qu'elle pourra faire à Paris. Elle a du mal à contrôler sa joie. Le soir, elle danse dans le noir, rejette la tête en arrière les cheveux détachés. Son corps élastique semble parcouru d'électricité. Personne ne le voit, pas encore mais très bientôt, ça viendra vite, il sera vu, commenté, croqué, désiré. Elle a six ans, il est dit d'elle que c'est une petite noiraude à la tignasse de Mauresque. Elle a la peau mate, les cheveux aile de corbeau épais, les yeux comme deux amandes sombres. Elle ne tient pas en place, cavale pieds-nus avec les gamins du village. Ils

sont plus âgés qu'elle mais elle les suit partout. Les vieilles Berbères sont ses fées. *Il n'a pas encore entendu parler de sa taille mais dès qu'il voit la photo il la reconnaît. Elle est assise, on la voit de dos, le visage tourné vers la gauche.* Elle n'a pas encore vingt-et-un-an, le grand Toulouse-Lautrec la caricature en pantin dans une robe jaune pour *Le Rire*. En bas, la signature de l'artiste, dans un cercle le T et le L liés pour former une sorte de signe chinois, le T devenant F, formant un A lié au L, en bas à droite, sur trois lignes

Que de Paimpol à Sébastopol erre

Le vieux monsieur, l'air pot, l'air pot l'air.

Pourrait-il dégoter étoile plus... polaire?

On voit déjà dans la manière de se tenir qu'a saisi le peintre qu'elle ne bouge comme personne. D'autres portraits suivront, d'autres caricatures aussi. Elle a cinq ans, son père meurt d'une mauvaise fièvre. Sa mère lui raconte que son grand-père a été condamné à sept ans de villégiature forcée en Guyane pour avoir participé à la Révolution de 1848. La Guyane puis l'Algérie, pour les citoyens récalcitrants. *Il s'attache à cette danseuse de music-hall à la taille si fine. Il se demande comment en faire une histoire.* Elle a quarante ans quand la Guerre est déclarée. Elle est chez Lecomte, le coiffeur de la rue Daunou,

lorsqu'elle l'apprend. Elle part à Londres, revient à Paris. L'année suivante, un soldat lui offre – avant de partir au front – le bracelet que portait sa mère, morte. Elle a cinquante-cinq ans, elle est dépressive. Elle est seule. Les contrats se font rares. Elle joue peu puis elle ne joue plus. *Il se caresse le menton, le regard dans le vide, il l'imagine, seule chez elle, basculant la tête penchée en avant, cheveux détachés, secoués par les sanglots.*

Elle a quinze ans L'installation familiale à Paris est un échec Elle rentre seule en Algérie Elle est triste de laisser sa mère ses frères sa soeur Le retour jusqu'à Marseille est long très long pour une jeune fille triste Toutes les gares sont desservies et dans les grandes villes les arrêts durent immensément longtemps Dans le wagon de troisième déjà plein montent à chaque arrêt plus de voyageurs qu'il n'en descend et elle coincée entre la fenêtre et une vieille femme qui ne lui parle pas face à elle un couple de jeunes mariés descend voir la mer Elle regarde le jour se lever après Paris quelques brumes puis quelques vaches dans les prés puis la pluie puis le soleil à partir de Valence Le long du Rhône elle regarde les péniches quelques pêcheurs Sur un pont une carriole passe tirée par

un âne près duquel marche un vieil homme Dans le wagon bourré la fumée pique les yeux et la gorge Le froid interdit l'ouverture des fenêtres Chacune et chacun sort du sac le pain le saucisson le fromage et le vin rouge et quelques rires gras fusent encore parmi les ronflements alors qu'on approche de Marseille À la gare Saint-Charles elle retrouve la saleté et l'agitation qui l'avaient tant gênée à l'aller Il fait déjà nuit Elle va vite au bateau avec son baluchon Elle ne se retourne pas lorsque les hommes la hèlent elle presse un peu plus le pas c'est tout Elle ne se souvient pas de la nuit sur le bateau où elle a dormi blottie sur le pont enveloppée dans un châle Elle garde une image brève et floue des lumières de la Canebière s'éloignant dans la nuit froide La journée sur le bateau est longue mais la mer est douce rien à voir avec la première traversée qui l'a rendue malade Elle fait durer le pain qui lui reste garde sa pomme pour le soir Elle espère voir l'arrivée sur Alger Elle reste à l'avant sa pomme à la main sous le châle le regard fixé sur l'horizon À l'Ouest la mer est rouge comme le ciel Le soleil brillera le lendemain Malgré la nuit tombante c'est la première fois qu'elle n'a pas froid depuis le départ elle commence à sentir la chaleur de son pays Alors que le ciel s'assombrit l'horizon devient une ligne

noire qui tranche entre deux gris que la lune maintient dans des tons clairs elle continue à fixer l'horizon croque dans sa pomme n'en laisse presque rien tout juste les pépins qu'elle crache devant elle vers Alger d'où enfin vient une lueur L'horizon scintille la Lune éclaire la mer Elle ressent une grande joie ne sait encore pas que personne ne sera là pour elle et qu'elle sera seule dans la nuit qui vient

Elle lui parle. Ça le surprend. D'habitude, c'est lui qui parle le premier, lui qui s'adresse aux femmes. Elle lui parle sans peur, elle le regarde dans les yeux. Une réplique lui vient mais c'est une femme. Alors il se tait. Il a les mains dans les poches de son pantalon, la casquette rabattue sur les yeux. Il est plus grand qu'elle. Elle le regarde le menton levé, la tête légèrement penchée sur la droite, une petite moue amusée. Il n'aurait pas penser l'aborder, pas son genre. Elle s'est retournée, s'est plantée devant lui. C'est pas une poule. Il les reconnaît de suite les poules. Elle lui parle comme s'ils étaient deux gamins qui se rencontrent dans une maison où les parents sont réunis. Dans la poche droite, sa main caresse son surin pendant qu'il l'écoute. Il en tâte la dureté. Aurait-elle peur si elle savait qu'il pouvait la saigner? Il se

demande ce qu'elle veut. Elle ne veut rien. Elle lui parle, lui sourit, comme une gosse. Il reste à distance. Depuis qu'elle lui parle, ils sont restés sans bouger, exactement à la même distance. Il pourrait lui poser la main sur l'épaule, elle pourrait lui poser la main sur la poitrine. Il ne se passe rien. Elle parle. Il écoute. Il caresse son surin. Il voudrait lui proposer d'aller boire un verre. C'est toujours ce qu'il fait. Devant elle, il ne fait rien. Si, il sourit aussi comme il ne sourit jamais. D'habitude, son sourire est carnassier, conquérant, ou cynique. Pas devant elle. Elle se met à chanter. À bouger les bras, les hanches. C'est à ce moment là qu'il voit sa taille fine. Elle fait demi-tour, lance la tête en arrière et s'en va. A quelques mètres, au moment de descendre sur Belleville, elle se retourne, lui crie salut marlou et le salue de la main. Il reste encore un moment, seul, sans bouger, se demandant ce qu'il lui arrive, mains dans les poches à caresser son surin, avec un léger balancement de la tête, une moue de surprise, le front plissé et le regard tourné vers le bas du boulevard de Belleville.

12 octobre 1889, 28, boulevard des Italiens, Paris. On l'a vu arriver. L'entrée dans cet appartement est l'entrée dans sa vie d'adulte. On

sait que sa mère n'avait pas de quoi la nourrir. Elle a été placée là peu de temps après son premier séjour à Paris. Elle travaillait pour madame Vial, la modiste. L'appartement au premier étage avait deux pièces, une chambre sur cour et l'atelier de confection qui donnait sur le boulevard. Il profitait de la lumière venant de la fenêtre. Elle a aimé apprendre à faire des chapeaux avec madame Vial. On sait qu'elle a aimé ça tout de suite. C'était la première fois qu'elle était chez une patronne et Madame Vial était patiente et rapide. Elle pouvait rattraper ce qu'elle avait raté ou qu'elle avait mis trop de temps à faire. Madame Vial n'élevait jamais la voix. Ou alors, on ne l'a pas su. Lorsqu'elle voyait que le chapeau ne se terminait pas assez vite, elle disait simplement donne-moi ça et finissait le travail. Dans l'immeuble de Madame Vial, était installé le théâtre des Nouveautés. Tout le monde ne sait pas que c'était déjà sa troisième adresse et qu'il fermerait le 30 juin 1911, à la 1032e représentation de *Champignol malgré lui*. Car pendant qu'elle apprenait à faire des chapeaux se jouait *Champignol malgré lui*, de Feydeau avec Germain. C'est comme ça qu'Émélie a découvert le théâtre. Madame Vial fournissait les chapeaux pour les comédies. Elle fabriquait aussi bien les

chapeaux d'hommes que les chapeaux de femmes. Elle était d'une certaine manière la modiste officielle du théâtre. Un jour qu'elle est descendu livrer le chapeau que devait porte Germain, une casquette rouge plutôt avec une visière noire, elle avait dit à Émélie, reste ma fille, je finirai toute seule, regarde les jouer, tu vas voir, ça va te plaire.

On connait la suite.

Ouvrir la porte, sentir d'abord le dégoût au contact de la main sur la poignée, l'impression en la tournant qu'une sorte de saleté traverse la peau, les doigts se frottant l'un l'autre pour effriter une sorte de, ne pas savoir, juste sentir, peut être rien, se frotter les doigts quand même pour s'en débarrasser mais trop tard. Surtout retarder le moment du corps entrant dans la pièce, retarder ce moment car après, après la poignée sentir les regards ou les imaginer, ce qui est pire. Vouloir disparaître, devenir effluve et puis plus. Suspendre son souffle comme un corps à une corde. Devenir un corps flottant, sans yeux ni oreilles ni nez, ni organes, se mouvant sans vouloir, se déplaçant sous les regards, le cerveau les imaginant les regards. Le corps traversant maintenant, avancer, traverser, vite, rester impossiblement inaperçue, le souhaiter. Avoir la boule au ventre, comprendre l'expression, ressentant l'envie de vomir peut-être, sentir un fluide refluant dans l'arrière gorge, ravalé. Ne pas ralentir, ne pas trébucher, regarder devant, l'autre porte où aller, traverser les regards

comme une haie d'horreur en tremblant à l'intérieur, en apnée presque, se forcer à souffler, ne rien montrer, tout va bien. Serrer la bride de son sac, se rassurer par ce contact, la main se serrant, tirant sur la bride, coller le sac contre l'épaule comme un pavois, bomber le torse, saluer d'un bonjour faible comme un arbre dans un ouragan. Avancer encore, se cogner la hanche contre un bureau de s'être trop écartée d'un autre. Sentir la douleur du coup, penser aïe, contrôler la grimace venant, pinçant les lèvres, plissant le front malgré soi, tenir le sac encore plus serré, de l'autre main, tenir son téléphone, impossible d'avoir le bras ballant, occuper ses pensées, ses mains, ne pas penser à demain ni à rien, se forcer à, arriver à la porte, on n'est que le matin, les heures vont s'enchaîner, s'étirer, en attendant, tout faire pour ne rien montrer de ce qui se passe en dedans.

à travers ses paupières mi-closes, elle se voit dans le miroir en tournant la tête sur le côté depuis le lit placé au centre de la pièce, c'est original un lit placé comme ça, loin des murs comme une table, elle ferme les yeux, elle se verrait alors depuis le miroir, elle se verrait en plein milieu des lieux, posée sur un lit, à droite du

lit, une table de nuit encombrée, boîtes de médicaments 1. Doliprane 2. Anxiolytiques 3. Antihistaminiques 4. Somnifères 5. Antihypertenseurs 6. Spray nasal 7. Ventoline, en vrac, les notices sorties des boîtes posées encore pliées entre un téléphone, une lampe de chevet, deux carnets, un cahier, un crayon de papier, un taille-crayon, un tube de baume à lèvres, une trousse ouverte avec dedans des feutres, une règle métallique, une paire de ciseaux à bouts ronds, un coupe-ongles, deux-trois stylos dont un quatre couleurs bic, un paquet de Kleenex neuf, un autre entamé, une pierre venue d'on ne sait où, un réveil matin, un chargeur de téléphone, quelques pièces, un chargeur d'ordinateur, un casque sans fil, elle est pourtant petite la table de nuit, au pied de la table de nuit, il y aurait l'ordinateur presque déchargé, et des bouquins, un Kafka, un Auster, un DeLillo, *L'âge de la première passe* de Bertina, un Crumley, un Crew, un London, *Le ravisement de Lol V. Stein*, un Vinau, un Sautière, un Chaton, un Rongier, un Crouzet, celui sur son père, le tueur, *Hommage à la Catalogne* d'Orwell, *Rimbaud le fils*, 2666, tout ceci est bien disparate, sous le lit il y a aussi un Glissant, en passant derrière le lit, on voit sur le mur la trace d'un crucifix sur le papier peint jaune,

le crucifix aurait été retiré quand elle a pris la chambre, à gauche du stigmaté de l'homme crucifié, il y a une armoire qui serait à moitié vide, à l'intérieur quelques sous-vêtements, des tee-shirts, deux jeans, un pull, un bonnet, un short, rien de plus, tout pourrait tenir dans une petite valise, l'armoire indiquerait un séjour bref, une halte provisoire, sur l'autre mur, en vis-vis du miroir, le lit se reflèterait dans une porte-fenêtre, et il verrait son corps sur le lit et, derrière, le miroir qui reflèterait aussi la fenêtre, elle pourrait se regarder ainsi, alternativement depuis la fenêtre ou depuis le miroir mais elle ne le fait pas, sous la fenêtre, un radiateur, sur le radiateur, une serviette éponge sèche, à gauche de la fenêtre un bureau, dessus, un capharnaüm, papiers administratifs, post-it, papier brouillon, clés, magazines, journaux, boîtes de gâteaux vides, rouleaux de papier toilettes, bouteilles d'eau vides et pleines, statuette en plastique, peluches, sac à dos posé sur le tout, au centre du quatrième mur, une porte toujours ouverte sur un couloir, à gauche de la porte un porte-manteau sans manteau, une paire de Stan Smith, un sac de sport, quelques fringues sales posées en tas dans le coin, et on revient au miroir d'où elle regarde son corps tordu dans le lit au sommier métallique, sous le lit,

ça ne se voyait pas au premier regard, il y a à côté du Glissant une brosse pleine de cheveux bruns emmêlés, sur la taie d'oreiller quelques taches humides, en regardant mieux, on verrait des larmes couler de dessous les paupières fermées

Elle dort face à la porte.

Elle dort les pieds tournés vers la porte. Pour dormir, il faut qu'elle voit la porte.

Elle la regarde longtemps avant de trouver le sommeil.

Elle s'éveille souvent brusquement, se relève dans le lit, s'adosse au mur, ramène ses genoux sur la poitrine et regarde la porte. Tant qu'elle est éveillée, elle la fixe.

Elle garde une lampe allumée avec une tee-shirt sur l'abat-jour pour atténuer son intensité.

Elle doit voir la porte, la voir fermée. C'est quand elle dort que la porte s'ouvre, que le coeur s'emballe et que tout le corps se serre.

alors, le mardi j'ai quitté l'école:

je suis entré par la porte principale, j'ai traversé la cour, j'ai pris la porte du bâtiment C et je suis ressorti par l'arrière, j'ai ressenti une bouffée de joie et de peur, j'ai marché en direction des hauteurs pour être sûr de ne rencontrer personne, de là, j'ai vu les bateaux, je suis resté longtemps non pas à les contempler, ce n'est pas le mot, mais à divaguer à partir d'eux

je me suis posé trois questions

– où vont-ils?

– est-ce qu'ils partent longtemps?

– est-ce que je peux monter sur l'un d'eux?, et je suis descendu par les quatre-cents marches

jusqu'aux quais où il faisait déjà chaud, l'herbe entre les pavés était jaune, dans la classe, les cahiers avaient été sortis depuis un moment, les premières leçons récitées, les premières punitions tombées, je me suis avancé vers le premier bateau, à la coque verte comme une R14, il y avait de l'agitation sur le pont, j'ai pris la passerelle, personne ne m'a rien dit, je suis entré, j'ai pris l'escalier jusqu'au pont

PERSONNE NE ME DISAIT RIEN

alors je me suis assis, j'ai ramené mes talons sur les fesses, pris mes genoux dans les bras où reposait mon menton et j'ai regardé, je suis resté longtemps comme ça, jusqu'à l'heure de rentrer, je n'avais pas mangé, je n'avais pas bu, je suis retourné à l'école, je suis arrivé un peu avant la sonnerie et je suis rentré à la maison

je savais que demain dès l'aube, je serai sur le pont avec mon baluchon

« No pain no gain », tous les jours il écrit. Il se la joue London, à écrire mille mots avant de faire quoi que ce soit, y compris dimanches et fêtes comme d'autres courent dès l'aube. Il peut faire plus mais jamais moins. Comme London il s'impose une discipline de fer, pas un verre avant les mille mots, pas une distraction, rien qui ne relève du plaisir. Il ne publie rien mais s'astreint à écrire. Peut-être qu'un jour on se sait jamais. Mille mots par jour, 365000 mots par an et ça fait dix ans que ça dure.

forcément ... en lisant Sarraute et l'oubli du nom du peintre, ... comment il s'appelle déjà? ... Arcimboldo ... Giuseppe Arcimboldo, connu aussi sous le nom d'Arcimboldi ou d'Arcimboldus selon

les sources ... quand j'ai lu ça, j'ai eu envie de sauter sur Archimboldi ... Benno von Archimboldi ... vous connaissez? ... le personnage de 2666, le roman ... c'était ... une sorte de facilité pour moi ... d'association rapide ... mais finalement pas tant que ça ... ça m'a rappelé le choix d'Hans Reiter de devenir quelqu'un d'autre et devenant quelqu'un d'autre, de ... devenir écrivain ... oui, écrivain.... m'est revenu le passage où il se trouve chez l'éditeur ... il lui dit son nom ... l'éditeur ne le croit pas ...

« – *Quel est votre véritable nom, parce que, de toute évidence, vous ne vous appelez pas comme ça ?* – *C'est mon nom, répondit Archimboldi.* » ...

Plus loin, l'éditeur revient sur la question ... « – *Et le nom, Archimboldi, vous ne voulez tout de même pas que je croie que toute votre famille s'appelle comme ça ?*

– *Moi, c'est comme ça que je m'appelle, dit Archimboldi* »...

encore plus loin ... l'éditeur ... toujours ... insistant ...

« – *Vraiment, vous ne préférez pas me dire votre véritable nom ?*

– *Benno von Archimboldi, dit Archimboldi en le fixant dans les yeux.* »...

et vous, ça vous est déjà arrivé que l'on ne vous croit pas? ... « Comment tu t'appelles ? » ... « Je m'appelle » ... peu importe la réponse, c'est une grande claque qui la suit. « Tu te fous de moi ? Quel est ton véritable nom ? » nouvelle claque ... « je m'appelle » ... il y a des circonstances où il ne vaut mieux pas donner son nom ... laisser tomber les claques, les coups de poings, gueuler d'avoir les testicules broyées ... mais ne pas donner son nom ... « Comment tu t'appelles ? » ...

C'est pour ça que Reiter décide de se faire appeler Archimboldi ... Parce qu'il a tué ... un nazi ... un tueur de Juifs et qu'il veut laisser dans le passé son geste, son nom ... il n'a pas peur de la torture ... il veut juste que personne ne se souvienne comment il s'appelle ... laisser son nom à la guerre ... « *Je m'appelle Leo Sammer, et certaines choses que je t'ai racontées sont vraies et d'autres non, dit le faux Zeller* » ... laisser son nom partir avec la vie qu'il prend à Sammer ... les doigts qui se serrent autour de son cou ... les yeux de Sammer qui s'arrondissent ... les mains de Sammer qui s'accrochent à celles de Reiter ... Sammer qui cherche de l'air ... Reiter qui serre le cou de Sammer ... qui entend « Je m'appelle Leo Sammer ... Je m'appelle Leo Sammer ... Je m'appelle Leo Sammer » Reiter serre le cou de

Sammer ... il ne veut plus l'entendre ... Sammer perd connaissance, ses jambes fléchissent ... sa vie file ... Reiter ne s'appelle déjà presque plus Reiter ...

le vieil homme qui lui loue sa première machine à écrire ne le croit pas non plus ... Lorsqu'il lui demande son nom pour le ... consigner sur son registre, « *Reiter dit la première chose qui lui traversa l'esprit.*

– *Je m'appelle Benno von Archimboldi. Le vieillard le fixa alors dans les yeux et lui dit de pas trop faire le malin, de dire quel était son véritable nom.*

– *Mon nom est Benno von Archimboldi, monsieur, dit Reiter, et si vous croyez que je suis en train de plaisanter, le mieux serait que je m'en aille.* » Avant de louer la machine à écrire, sa première, Archimboldi ... ne savait pas ... encore ... qu'il s'appelait Archimboldi. Mais il s'est souvenu du peintre ... Arcimboldo ... oui, c'est ça ... il s'en est souvenu ... il avait vu son nom il y avait un moment ... dans l'Isba de Kostekino, à côté du fleuve Dniepr ... dans les carnets d'Ansky ... il s'est souvenu d'Arcimboldo ... plus facilement que la narratrice d'*Ici*

Comment vous appelez-vous? ... Benno von Archimboldi

Après ... quand il aura écrit ... on le croira parce qu'il sera devenu un nom sur une couverture de livre. On se demandera juste ... à quoi il peut bien ressembler ? Comment il s'appelle déjà ... l'auteur allemand avec un nom ... italien ? tu sais ... comme le peintre ... celui qui peint des visages avec des fruits ... et des légumes...

Papparazzi

Photographes dont le métier consiste à prendre de loin des personnes connues, si possible à leur désavantage pour alimenter en photos floues la presse dite people. Mais comment prendre en photo un auteur dont personne ne connaît l'identité ?

Avec la femme de l'éditeur, c'est plus simple...
Elle a reconnu Reiter ...

« – *Maintenant je m'appelle Benno von Archimboldi, baronne, dit Archimboldi.*

– *D'accord, dit la baronne, tu as choisi un nom très élégant. Un peu dissonant, mais avec une certaine élégance, sans aucun doute.* » ... c'est pourtant facile d'accepter que ... comment dire ... qu'une personne puisse changer de nom, de prénom ... d'identité ... c'est d'ailleurs quelque chose d'accepté ... tu es mariée ? ah bon ? et comment tu

t'appelles maintenant ? ... Je m'appelle Ingeborg von Archiboldi ... C'est beau, ça te va bien ... Et tu es heureuse ? ... Très ... c'est quand même pas compliqué

... de croire ...

... surtout si c'est élégant ... même si c'est dissonant

27 décembre 1990, Carrer del Lloro, Blanes, Espagne

Lautaro ne dormait pas. On m'avait vu, tout se voit, tout se sait. J'étais monté quatre à quatre, une bouteille de vin à la main. La porte de l'appartement était entrouverte, je n'avais qu'à entrer. Roberto Bolaño m'accueillit une cigarette à la main et le sourire affectueux. On le sait, comment il accueille les amis. Derrière lui, Carolina essayait de calmer Lautaro. Elle me sourit aussi, m'indiquant d'un haussement d'épaule que le gamin n'arrivait pas à s'endormir. On sait ce que c'est un gosse, on sait comment il épuise sa mère, comment il en tire toujours un peu plus de patience, comment il va au bout de sa propre fatigue. Elle s'assit sur une chaise de la cuisine, remonta son pull et lui donna le sein. Lautaro s'endormit en tétant. Il s'était endormi vite, le temps que Roberto me serve une bière et se fasse un café. On ne sait pas s'il était déjà malade du foie.

On ne sait pas tout, pas toujours, même si on croit savoir. Il me parlait de poésie, d'auteurs que je ne connaissais pas. Il avait encore peu écrit. J'avais lu dans une traduction anglaise *Consejos de un discípulo de Morrison a un fanático de Joyce* et quelques poèmes. Je me souviens que Carolina nous avait rejoints après avoir couché Lautaro. Je me souviens d'un livre de Borges, posé à côté de la machine à écrire, *Historia universal de la infamia*, la version originale de 1935. Ce qu'on ne sait pas, c'est d'où Bolaño tenait ce livre, peut-être d'Enrique Vila-Matas au moment où celui-ci écrivait *Suicides exemplaires*. Je me souviens que je me sentais bien et que nous avions mangé des calamars. Je me souviens que j'étais parti très tard. C'est quand même pas grand chose comme souvenirs.

Habiter à Firminy pour y finir sa vie, ça ne dit pas grand-chose à grand monde. Rue des Abattoirs, puis rue Fayolle, avec un petit jardin pour y faire trois légumes et quelques fleurs. Y vivre jusqu'à la mort de Marie et ne plus pouvoir y rester. Crise cardiaque. Papa, tu ne peux pas rester là. Alors Jean, dit Pierre, a quitté Firminy, pour Paris ou pas loin, près des bords de Marne où chaque jour il a promené Titus après s'être rasé et avoir ajusté son béret.

En naissant à Chaudeyrolles en 1891, cet homme avait comme on dit un destin tout tracé, surtout après avoir été loué aux paysans voisins à peine moins désargentés que sa mère. Il a quitté pourtant la montagne, embauché à l'usine, fait la guerre, des enfants, le jardin, fabriqué des berceaux, raconté des histoires.

On l'a d'abord vu courir tout le long du boulevard Fayol. Nestor a monté les escaliers en courant, il est entré dans l'appartement sans frapper. Pierre était assis face à lui, de l'autre côté

de la table. Marie avait la tête sur son épaule, les mains croisés. On sait qu'elle était pieuse. Je crois bien qu'elle priait. Nestor criait ils ont bombardé Saint-E, ils ont bombardé Saint-E. C'est pas les Allemands, c'est les Américains. Pierre lui a dit qu'il le savait, qu'il avait vu passer les avions. Tout le monde ne sait pas reconnaître un avion, mais on dit que le bruit des bombardiers américains est plus fort que tout, même avant de lâcher leurs bombes. Ils restèrent un moment comme ça, Marie mains serrées à hauteur de poitrine, tête posée sur l'épaule de Pierre qui la serrait contre lui, Nestor comme suspendu sur le pas de la porte, le poids du corps en avant. Pierre dégagea doucement son bras, on connaît tous sa délicatesse, il passa sa main à plat dans le dos de Marie qui se redressa sur sa chaise. Tu veux pas boire un canon ? Ah si, je veux bien. On sait que Nestor ne refusait jamais un canon. On sait qu'il en est mort.

Pierre se leva. Il alla chercher la bouteille et deux verres dans le buffet. Et toi, Marie, tu veux pas un café ? Oh si, je veux bien un café. Il posa les deux verres sur la table, les remplit à ras bord. Il prit la cafetière sur le coin de la cuisinière, en servit un demi bol à Marie, alla chercher sur le rebord de la fenêtre la carafe de lait, en versa

quelques gouttes dans le bol. On ne sait pas pourquoi il laissait le lait comme ça dehors, le mois de mai était chaud, très chaud. Mais la fenêtre était au nord. Ils étaient servis tous les trois. Ils restèrent un moment sans rien dire, les hommes à regarder leur verre, Marie à regarder son bol. Les deux hommes prirent leur verre. Et oui, dit Marie. C'est pas encore fini.

Je me souviens du lit-cage où dormaient Isidore et Nathalie qui me semblait si petit pour y dormir à deux, mais ils s'y réchauffaient l'hiver collés l'un à l'autre sous l'édredon alors que dehors il gelait à pierre fendre.

Le menu des noces de diamant des arrière-grands parents, dans un restaurant de Firminy, *Le Pavillon* je crois.

Image numérique : Image acquise, créée, traitée et stockée sous forme binaire. Pour les esthètes ou les pros ou les élites de l'esthétique photographique, une image numérique n'est pas une photographie. Affirmer le contraire se fait au risque d'être insulté par les ci-devant artistes. Cette image permet de produire de la réalité, d'en attester, d'en conserver des traces.

des gens qui dorment, ça ne se trouve pas à tous les coins de rue.

Pourquoi ai-je écrit ça, alors que tant de monde dort dehors? Je me souviens du travail de Franko B, *Still Life*, de ses photos de sans abris. Ron me l'avait mis entre les mains lors de mon premier séjour à Los Angeles. La succession des corps allongés, des cartons, des duvets. Je me souviens de Martial que j'ai vu un soir dormir sous la pluie, allongé de tout son long sur le trottoir un bras tendu au-dessus de la tête. Je me souviens de ronflements la nuit dans un recoin entre une haie et un immeuble. Je me souviens d'un homme presque nu l'hiver sur une bouche de métro pas

loin du jardin des plantes. Je me souviens de l'endroit où des Russes s'alignaient le long d'une poste. On ne voyait d'eux que des formes dans des duvets, impossible de savoir si leurs traits s'apaisaient dans le sommeil. On ne les voit plus. Des gabions ont pris la place chassant les gens qui dormaient là. Je me souviens des endormis de Carole Douillard autour desquels marchaient les visiteurs. Je me souviens des annonces que passait Carole Douillard pour recruter des dormeurs et des dormeuses. Je me souviens d'un pied qui sortait d'une couverture, près d'une bouteille de lait renversée.

je me souviens de tant de corps endormis, inconnus, intimes, éloignés, disparus

Je vois les villes d'abord par le hublot, la nuit les lignes lumineuses, les scintillements, les processions de phares, le jour, l'alternance des espaces verts et du bâti, la couleur que donne l'atmosphère sèche, tempérée, humide, les routes, les côtes, les rivières, fleuves ou lacs, les stades, les usines. L'arrivée à Los Angeles de nuit, ce fut ça, le noir du désert et tout à coup la féerie d'une ville lumière que seul l'océan peut éteindre. Les highways comme autant de tentacules lumineux

sur lesquels je serai tout à l'heure. Cette arrivée-là, la toute première, je l'ai gardée en tête. Je me souviens de l'aéroport après la douane, de la descente des escaliers entre une haie de flics du LAPD qui me scrutaient alors que je descendais les marches, Ray-Ban, bras croisés ou pouces glissés dans la ceinture, visages fermés, chewing-gum. C'était comme à Hollywood, mais en vrai, avec l'envie de rire qui passe dès le premier regard.

« No pain no gain ». Pour un artiste masochiste c'est une esthétique. Il la pousse dans son propre corps, en cherche les limites, de la douleur, de la faim, du froid, de la chaleur, de la contention, du sommeil, de la respiration, de l'intoxication volontaire. De là, il trouve les mots, les sons, les images qui saisissent.

Flash

Faire de la lumière. Pilonner la pénombre. Flasher l'invisible.

Devenir une image. Boxer la matière dans le noir. Figurer le combat. Flash aléatoire.

On a regardé depuis la maison voisine. C'est Ron qui m'a déposé chez Hannah et Mark, à

première vue dans un quartier résidentiel. Ils avaient une maison assez grande. Black neighborhood, me dit HannaH. C'est difficile pour nous. On comprend ce que ça veut dire à Los Angeles. HannaH et Mark sont les seuls Blancs du quartier, avec Ron et moi désormais. Je comprendrai vite que ça n'allait pas de soi à L.A. de vivre là où les couleurs de peau ne se mêlent pas. Leur cuisine ressemblait à une cuisine des années soixante, le buffet, le frigo, la cuisinière surtout. Ils étaient d'époque mais l'industrie des appareils ménagers en reprenait le design pour vendre cher des produits neufs à l'allure vintage. On connaît la force du marketing.

Dans la cuisine, nous nous sommes assis autour de la table en bois, comme si nous allions jouer aux cartes. HannaH nous servit un café dans un mug et se prit un thé. L'ambiance était à la douceur. La discussion pourtant était politique. On sait que la Californie est un état plutôt progressiste. Ni HannaH, ni Mark, ni Ron ne trouvaient drôle, ou réjouissant ou honorable que le Governator ait soutenu Bush qui venait d'être réélu. De Bush, ils étaient consternés. Ils le trouvaient idiot. Il le disait ainsi. He is an idiot. Je me demandais comment un idiot pouvait devenir président des États-Unis. Je n'avais encore rien

vu. On sait pourtant que tout est possible en politique, même le pire.

Mark disposa sur la table du guacamole, du houmous de betterave, des nachos. Ron demanda à HannaH et Mark comment ils se sentaient pour le lendemain et ce qu'ils annonçaient comme étant leur dernière performance. On sait en effet que ce fut le cas. Ce qu'ils ne savaient pas encore c'est qu'ils allaient bientôt se séparer. HannaH répondit en souriant. Je sentis quelque chose comme de l'inquiétude dans le regard que Mark porta sur elle, mais cela passa très vite, et je ne suis pas tout à fait sûr de ce que j'ai vu. Il enchaîna avec un sourire lui aussi, son sourire de grand timide. Ils étaient impatients et confiants. La salle serait pleine. La presse serait là. Ils avaient déjà eu de nombreux contacts.

Mark me demanda si je voulais en être. Je ne compris pas sa question. Il me redemanda si je voulais en être. Je lui répondis que j'avais déjà pris ma place, avant même d'arriver à Los Angeles. Il me dit que je pouvais être de la performance. Il faudrait simplement que je me costume et que je sois là, à l'entrée des spectateurs, dans le long couloir. C'était tout. Ce fut tout.

« No pain no gain », tatoué sur les doigts, *pain* sur ceux de la main droite, *gain* sur ceux de la main gauche, il rejoue le révérend Powell, incarné par Mitchum en 1955. Powell a les mains à plat sur la rampe de l'escalier, lui, il serre les poings, *pain, gain*, tendus devant lui, rappeur fighter. Il se raconte encore et encore l'histoire de *left hand* et de *right hand*, le bien, le mal qui tiraillent en soi. Et surtout le combat pour se sortir de soi, se nettoyer de ce que seul on sait de soi, devenir quelqu'un, un gagnant, quelqu'un qui compte. Il pense à Evie qui adore Mitchum.

Santa Teresa

« *Ils entrèrent dans Santa Teresa par le sud et la ville leur parut un énorme campement de Gitans ou de réfugiés prêts à se mettre en route au moindre signal.* ». Moi, Santa Teresa, c'est par le Nord que j'y suis arrivé, directement depuis Tucson par la I-19. Je me souviens de la rupture entre le désert et son autoroute, l'arrivée à la frontière que passent à pied des Mexicains et des Mexicaines. Je me souviens de la file des camions entrant aux States que je quittais. Ce n'étaient pas des touristes que je croisais, mais des travailleurs réguliers, des frontaliers qui dorment dans des piaules à quelques pesos où ils s'entassent pour mettre un peu d'argent de côté jusqu'au jour où il pourront pousser plus loin, et se payer un appartement pour toute la famille à Tucson, Los Angeles ou Dallas. En entrant dans Santa Teresa par le Nord, je me sentais comme un vieux saumon remontant le courant que les autres suivent vers la mer. Il me restait à trouver l'Hotel *México*. Je suis resté sur l'avenue principale, j'ai passé l'hôtel *San Carlos*, l'hôtel *Regis*, l'hôtel *Contemporaneo*, l'hôtel *Gope*, l'hôtel *Olga*, l'hôtel *Frontera*, l'hôtel *Martinez*. La

ville était une série d'hôtels bas aux devantures usées. L'hôtel *México* était adossé à un bâtiment blanc abritant deux boutiques, l'une aux rideaux fermés sur le mur de laquelle était peint en lettres rouges *Sonora's desert pharmacy*, l'autre à la porte ouverte indiquait toujours à la peinture *Santos* en jaune et *Joyeros* en rouge et, comme en un sous-titre orange, *churas y reparaciones de joyeria de oro y plata*. Il y avait une place devant chez Santos. Je me suis garé là. Un homme en tee-shirt à large bandes vertes me regardait.

L'homme au tee-shirt à larges bandes vertes se tenait appuyé à l'entrée d'une boutique dont les vitres avaient été remplacées par des plaques d'aggloméré. Il regardait ce qui se passait dans la rue. À quelques mètres de lui, un homme assis sur le trottoir fumait une cigarette. Il avait la chemise ouverte, le torse brun, les joues mal rasées. Deux femmes passaient en riant, shorts en jean, cheveux longs et bruns. Elles avaient l'air de deux serveuses. Vers l'hôtel *Regis*, un homme aux pieds nus cherchait quelques restes parmi les papiers gras d'une corbeille de fer. Il trouva une part de pizza repliée sur elle-même. Il l'avalait en deux bouchées. Il chercha encore, ne trouva rien. Il pris dans la corbeille un gobelet en carton,

entra dans le bar de l'hôtel pour demander de l'eau. Une Peregrino noire aux vitres fumées se gara devant la boutique du joaillier. En sortirent deux hommes en chemise blanche et lunettes noires. Ils entrèrent dans la joaillerie. L'homme au tee-shirt à bandes vertes les regarda entrer. Il dit quelque chose à l'homme assis sur le trottoir qui tirait une dernière taffe, jetta d'une pichenette son mégot dans le caniveau. Le dos appuyé sur le mur, il relâcha les épaules, enfonça sa casquette sur le front, ferma les yeux. Un livreur arrêta son camion devant chez Santos. Depuis le côté, il en sortit cinq caisses, deux de *Tequate*, deux de *Coca-cola*, une de *Fanta*. Pour entrer chez Santos, il se tournait et poussait la porte avec le dos, une caisse devant lui à hauteur de cuisses, bras tendus. Il ressortait de chez Santos avec une autre caisse pleine de consignes qu'il empilait à l'arrière du camion. Devant le camion du limonadier un homme téléphonait depuis la première des sept bornes téléphoniques bleues *infinitum la major connexión*. Sa chemise et sa casquette étaient assorties, couleur sable. Il appelait sa fille à Mexico. En arrière des bornes téléphoniques bleues, sur le trottoir, il y avait un distributeur rouge *Coca-cola* devant lequel une femme poussait un caddie de supermarché rempli de

matériel de nettoyage. Elle s'arrêta à hauteur de l'homme qui téléphonait, le salua de la tête. Il la salua aussi, lui fit un signe de la main gauche, tourna l'index devant son visage, on se verra plus tard. La femme repartit avec son chariot. À la porte d'un garage automobile, deux hommes se tenaient en retrait, tous les deux en jean et chemise blanche à deux poches rentrée dans le pantalon, chaussures noires. Le soleil éclairait leurs chaussures et le bas de leur jean. L'un portait une casquette bleue, l'autre une moustache. L'homme à la casquette bleue avait dans une des poches de chemise une paire de lunettes. Ils regardaient passer les femmes en commentant leur allure, indiquant parfois un projet de leur mettre quelque chose quelque part ce qui les faisait rire. À peine plus bas, au coin de la rue plusieurs hommes attendaient dans l'ombre. Ils étaient tous debout, appuyés, dos au mur un pied relevé, les fesses sur le tronc d'un arbre ou la main contre un poteau électrique. L'un d'entre eux tenait une canette de Coca à la main, il avait l'air nerveux, un autre lisait une lettre. Ils ne se parlaient pas. Ils attendaient. Ils étaient là, dans l'ombre étroite du soleil presque au zénith. Deux ados passèrent devant eux, chacun avec un sac à dos. De l'autre côté de la rue,

face à ces hommes, adossé à son échoppe *Taqueria Los Compadres*, un vendeur ambulante était assis sur sa glacière à l'ombre d'une bâche. Il était âgé ou semblait l'être, fatigué aussi. Malgré la chaleur, il portait une chemise d'ouvrier boutonnée jusqu'au cou, de celles qui se portaient dans les sixties. Derrière lui, dans l'ombre de la bâche, une femme avec un long tee-shirt rouge qui lui descendait jusqu'aux genoux était assise sur une chaise en plastique rouge, accoudée à une table carrée du même plastique rouge. La table était recouverte d'une toile cirée à fleurs. Dessus, un distributeur de serviettes en inox, une bouteille de ketchup *Red Gold*, du sel, du poivre. La femme regardait l'homme mais ne lui parlait pas. A quelques mètres, un mendiant était assis en tailleur sur un sac poubelle. Personne ne le regardait. Lui, regardait tout ce monde, sans envie, avec une petite faim au creux du bide.

« No pain no gain », tu crois que tu vas t'en sortir comme ça, à pleurnicher sur ton sort ? Ce qui ne te tue pas te rend plus fort bordel, crois en toi, c'est quand même pas compliqué ! Tu crois que la vie c'est un long fleuve tranquille ? Moi, j'en ai chié pour en arriver là et t'as vu où j'en suis aujourd'hui ? Allez, bouge toi, on n'a rien sans rien.

t'as le corps mort

On dit que celui dont on parle ne vient pas de nulle part. Jamais. Mon corps a la force et la colère du père, la peur à l'intérieur de la chair de la mère. Ma propre chair porte des traces que je ne perçois pas. Regarde, tu vois mes cuisses. Ce sont celles de mon père, les bras, les épaules aussi. Si tu regardes dans ma tête avec tous les livres dedans, tu trouveras ma mère. On dit bien des choses de moi. On dit que j'ai le corps mort. Je vis, tu vois bien, je bouge, je parle, je souris. Mais j'ai le corps mort. On me l'a dit. On le dit. On dit que je coiffe la joie que je montre, que je l'éteins. A l'intérieur, je suis froid. Le sang gelé comme le Saint-Laurent ne fond jamais. On dit que mon coeur s'est cristallisé. Mon corps fonctionne. À l'intérieur, il est mort. Tu comprends ? J'ai mis du temps à le comprendre depuis la première fois que j'ai entendu ça. T'as le corps mort elle avait dit en enfonçant son index dans ma cuisse. Rien de sexuel. Elle a touché la viande, comme elle l'aurait fait d'un steak. Quoi? T'as le corps mort, elle a répété, faut que tu te bouges. Je me bougeais, je faisais du sport, j'étais musclé, j'étais costaud. Je croyais être joyeux. T'as

le corps mort. On dit que ça m'est venu lentement, que ça ne se voyait pas sur mon visage. Il y a eu une sorte de ralentissement, d'affaissement. Rien de physiquement mesurable. Chaque sourire que j'offrais retirait un peu de vie. Chaque regard gelait un peu plus le sang. Jusqu'au jour où j'ai dû me porter sur l'épaule comme un tronc, jusqu'à la scierie pour me débiter en planches entre lesquelles on m'a déposé.

01
21 juillet 2024

